

Didier Daeninckx se met à table

Marty Laforest

Numéro 35, mars-avril-mai 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforest, M. (1989). Didier Daeninckx se met à table. *Nuit blanche*, (35), 52–55.

NOM: Daeninckx

PRÉNOM: Didier

Inculpé de subversion et d'incitation à la violence pour son livre *La fête des mères*.

Des témoins l'ont vu à l'université Laval, au pub Saint-Alexandre, à l'hôtel Clarendon.

Ce qui frappe d'abord c'est sa voix, trop douce pour la colère qui le fait écrire. Daeninckx est l'homme de la cohérence, de la mémoire et de la lucidité. On se méfie de lui comme on se méfie de la banlieue d'où il vient, comme on se méfie du roman noir dont chacun sait que ce n'est pas de la littérature... D'aucuns le qualifient de fouille-merde; sans doute les mêmes qui se sont battus pour que son livre pour enfants *La fête des mères* soit interdit de vente. Et c'est vrai qu'il fait les poubelles de l'Histoire en traînant dans les rues de la ville. Il en exhibe les ratés, les ratures, les *rushes* non retenus, pour mémoire. C'est un homme que l'oubli indispose. *Nuit blanche* a fait enquête sur lui. C'est dans la salle à manger de l'hôtel Clarendon que nous l'avons cuisiné.

La mise en marche d'un magnétophone ou comment on se retrouve historien en devenant écrivain faute d'être journaliste.

«J'ai été viré des études à seize ans et j'ai été obligé d'apprendre un métier que j'ai fait pendant douze ans. Onze ans et demi de déprime totale vis-à-vis du travail! Je me suis aperçu à l'âge de vingt-huit trente ans que j'aurais aimé être journaliste. Et comme j'ai pas pu devenir journaliste, je suis devenu écrivain. Parce qu'on ne demande pas à un écrivain de faire des études... Les auteurs qui m'intéressent sont ceux qui interviennent un petit peu sur la réalité de leur époque, qui font une part de travail d'enquête, de journalisme, ou ceux qui touchent à l'Histoire. La passion de l'Histoire me vient de mes rencontres, des images les plus fortes de mon enfance. C'est par exemple le visage d'une gamine blessée dans un attentat contre André Malraux au début des années soixante, ou dans la rue des policiers qui déshabillent un Algérien. Je cherche à comprendre comment des

choses comme ça peuvent arriver et j'essaie de le transcrire dans le roman.»

Flash-backs: Quelques branches de l'arbre généalogique ou la preuve que les chats ne font pas des chiens...

«Mon aïeul était anarchiste et il a quitté la Belgique au milieu du XIX^e siècle en désertant de l'armée belge pour se réfugier en France. Mon grand-père a déserté de l'armée française en 1917 pendant la Grande Guerre et il a été condamné au bagne. En 1935, mon autre grand-père était maire communiste d'une ville de la banlieue. J'ai toujours vécu en banlieue, mon père était tôlier dans les usines d'automobile, ma mère fabriquait les repas dans les cantines municipales. Je suis d'une famille totalement ouvrière et partagée entre le courant anarchiste et le courant communiste. Moi je me suis tenu à la frontière des deux, je suis un communiste libertaire! J'ai quitté le parti communiste mais je ne suis pas du tout désillusionné politiquement. Il suffit que je sorte de chez moi pour me dire qu'il faut que ça change. Mon écriture est complètement là-dedans.

Trois cafés servis par un garçon, trois variables d'une équation littéraire: la ville, les gens, le roman.

«Un auteur bien connu de romans policiers, un certain Lamartine, disait dans *Raphaël* qu'on ne comprend les sentiments que dans les lieux qui les ont vus naître. Pour moi il s'agit là d'une fabuleuse définition du roman. Par exemple toute la banlieue industrielle de Paris, toutes les villes que je visite sont totalement marquées par l'industrie; on comprend leur structure par la place des usines, des chemins de fer, des cours d'eau, etc. Les hommes fabriquent la ville à l'image des industries qu'ils y implantent et inversement, ces décors déteignent complètement sur eux. Pour moi le roman, les gens, la ville, c'est la même chose. La description des décors supplée à la description ▶

Didier Daeninckx

Photo Jacques Robert/Gallimard

A black and white portrait of Didier Daeninckx. He has long, dark hair, a mustache, and a goatee. He is wearing dark-rimmed glasses and a dark, vertically striped button-down shirt. He is looking slightly to the left of the camera with a neutral expression. The background is a plain, light-colored wall.

Didier Daeninckx Se met à table

des personnages. Chaque fois que j'écris sur un lieu je m'immerge dedans, j'essaie le plus possible d'aller chez les gens, de discuter avec eux. J'essaie de me mettre dans la peau de mon personnage Cadin qui arrive dans une ville sans y connaître personne; c'est à ce moment-là qu'on peut observer la circulation de toutes les couches sociales, qu'on arrive à décrypter les parcours des gens dans la ville.»

Le café n'est pas assez corsé: un auteur en quête d'intrigue.

«Je ne me satisfais pas des histoires qu'on me raconte. Donc je me promène, j'essaie de discuter avec les témoins quand il y en a, j'essaie d'aller dans les bibliothèques des villes de province. On arrive à y trouver des petits documents, des petits opuscules de vingt ou trente pages souvent écrits par des inconnus et que personne ne veut lire, surtout pas les notables du coin. Mais la mission publique de la bibliothèque est de fixer ces choses-là, d'en garder les références. Et moi je vais traîner là-dedans, je demande toujours les vieux journaux ou les fonds locaux et j'arrive ainsi à trouver des choses. Il y a aussi des époques dont on ne parle pas, comme 1920 en France. On parle de la guerre de 14-18, et après on passe à 1925 les années folles; 1920-1925, ça n'existe pas parce que c'est une époque de grande désillusion. Pour tout le monde la Grande Guerre était «la der des ders», la dernière guerre, et en 1922 les guerres coloniales ont commencé au Maroc. On ne parle pas de la grande révolte intellectuelle de cette époque. Alors que les rues de Paris étaient remplies de centaines de milliers de gens qui avaient des bras ou des jambes en moins. Paris était une ville d'infirmités. Quand on voit les photos, les films de cette époque-là, c'est assez effrayant. Et ça, c'est des espèces de gouffres de l'histoire, ça m'intéresse.»

Le liquide ne manque cependant pas d'amertume: Le triste destin de l'inspecteur Cadin ou comment la déprime de l'auteur fait éclater les contraintes du genre policier.

«Cadin est un ami d'enfance. C'est un type qui nous a fait croire pendant longtemps qu'il était médecin alors qu'il était gardien de salle dans un

hôpital. Avant d'être un personnage de roman, il a d'abord été un personnage de petites bandes dessinées publiées le week-end à compte de patron dans l'imprimerie où je travaillais. Dans *Lumière noire*, l'inspecteur Cadin est devenu presque un clochard; il est tombé dans le ruisseau et il ne s'en relèvera pas. Avec ce qui s'est passé depuis trois ans en France, les attentats terroristes, la mainmise de la police, j'ai l'impression qu'une chape de plomb s'est abattue sur le pays. J'ai traversé une période de déprime extrême et les personnages de roman policier, j'y crois plus. C'est pour ça que dans mon dernier roman personne n'arrive au bout de l'histoire, ni le petit gars sympathique dont le copain a été tué et qui fait son enquête tout seul, ni le flic presque à la retraite qui est chargé de l'affaire, ni le journaliste à l'écharpe blanche qui joue les Rouletabille. Cadin n'y fait qu'une très brève apparition, une panouille comme on dit au cinéma, et lui non plus ne va pas au bout de l'histoire, il s'arrête là. Je cherche des solutions pour trouver d'autres types de personnages, j'en ai trouvé un pour le prochain roman mais je continue de chercher autre chose.»

Soudain dans la fumée d'une cigarette, le prochain livre se dessine.

«J'avais du mal à écrire des nouvelles alors j'en ai écrit plein sous forme de journaux intimes et j'ai eu envie d'en faire un recueil. Le résultat, c'est le petit journal d'un instituteur qui est en Algérie pour la coopération et qui revient en France avec un chat algérien. Et ce chat va devenir le fantasme de toute la région qui va essayer de l'assassiner par tous les moyens. Ça s'appelle *Le chat de Tigali*, et c'est une trentaine de très courts textes comme ça, jour après jour, une sorte de kaléidoscope qui reconstitue une histoire. Et ce qui est important, c'est ce qui se passe entre les fractions du journal.»

Le fond de la tasse, où l'on apprend les dangers de l'écriture pour enfants.

«Écrire pour les enfants est une activité mineure pour moi. Le petit bouquin qui s'appelle *La fête des mères* a été jugé immoral. C'est l'histoire d'un homme qui avait un gros camion avec lequel il allait chercher son enfant à la maternelle. L'homme tombe au chômage. Un jour il y a un hold-up et le gosse

croit reconnaître son père. Et le soir l'enfant lui dit: «Maintenant que t'as beaucoup d'argent quand est-ce que tu te rachètes un gros camion?» C'est une histoire de tendresse absolue, l'histoire d'une situation sociale qui casse totalement la relation entre un père et un enfant. Dans laquelle je disais que la chose la plus importante, c'était pas ce qui s'était passé mais la relation qu'un père et un enfant avaient. Et j'ai arrêté là, j'ai pas fait punir le père. Si le père est puni, il disparaît de la vie de son enfant et c'est encore plus terrible. Quand on envoie quelqu'un en prison on punit tout un environnement. Donc je disais des petites choses comme ça mais très gentiment, et ce bouquin a servi de prétexte à des campagnes vraiment très très dures contre la littérature enfantine.»

Des marges de la littérature aux marges du pouvoir...

«Je ne considère pas qu'écrire soit un métier. Qu'il s'agisse d'articles ou de romans, je m'implique complètement dans ce que j'écris et c'est parfois lourd. Écrire le type de bouquin que

j'écris augmente obligatoirement la lucidité, rend les choses beaucoup plus aiguës. *Meurtres pour mémoire*, le premier livre que j'ai publié à la Série noire, me poursuit d'une manière implacable depuis cinq ans. Dans un article que j'avais écrit sur ce roman, j'avais donné le nom d'une des victimes de la manifestation algérienne du 17 octobre 1961, à Paris. La famille de la victime en question m'a écrit pour me demander les sources de l'information, j'ai rencontré ses membres et c'est ainsi qu'ils ont appris vingt-cinq ans plus tard que leur soeur qui est morte ce jour-là, qu'ils avaient cru tuée dans un accident de voiture, avait été tuée par la police. On a réussi à savoir quel policier l'avait tuée, et où. *Meurtres pour mémoire* a donc constitué une sorte de bombe politique qui produit encore des effets. À partir de sa lecture, un mec a entrepris une recherche historique sur cette journée du 17 octobre 1961 et nous travaillons ensemble. Par ailleurs, le personnage que je dénonce dans le roman a été inculpé récemment de crimes contre l'humanité. Cet homme qui s'appelle Maurice Papon a organisé à Bordeaux en 1942 la déportation de deux mille Juifs et il a été ministre

jusqu'en 1981. Voilà une chose que je ne supporte pas, qui me donne envie de mordre! J'ai écrit *Meurtres...* très rapidement, en trois mois, après six ou sept mois d'enquêtes et de rencontres et c'est comme ça qu'aujourd'hui, cette histoire continue d'occuper une partie de ma vie. On ne retrouve pas cette charge politique dans tous mes bouquins mais *Le der des ders*, *Play-back*¹, qui est un bouquin sur l'effondrement d'une région industrielle de la sidérurgie de l'est de la France, sont des romans de ce type-là. Ce sont des romans qui ont un certain poids; je me rends compte que des gens le reçoivent comme un pavé donc je sais que je ne me trompe pas tout à fait de cible.» ■

Entrevue réalisée par
Marty Laforest

1. Ce roman n'avait jamais été distribué mais il est maintenant disponible chez «J'ai lu» sous le titre de *Tragic city blues*.

Plusieurs titres de Didier Daeninckx sont encore disponibles sur le marché; les voici: *Le der des ders* (Série noire, n° 1986, 1984), *Le géant inachevé* (Série noire, n° 1956, 1984), *Meurtre pour mémoire* (Série noire, n° 1945, 1984 et Folio, 1988), *Métropole*, (Série noire, n° 2009, 1985), *La fête des mères* (Syros, 1986), *Play-back* (L'instant, 1986) et *Lumière noire* (Série noire, n° 2109, 1987).

Jean Éthier-Blais Entre toutes les femmes



Blanche Plateau, épouse de l'ambassadeur canadien Bois-Le-Duc, nous fait pénétrer dans les coulisses du monde diplomatique et les secrets de sa vie privée, entachée par la naissance d'un enfant affecté de mongolisme. Une véritable fresque dramatique, de 1915 à 1962.

«Un Éthier-Blais des grands jours, dans toute la maîtrise de son talent, et qui a su se renouveler tout en restant lui-même.»
Michel Gaulin, LE DEVOIR

«On ne serait pas en meilleure compagnie parmi les grands romanciers du 19^e siècle.»
Réginald Martel, LA PRESSE

La littérature
d'AUJOURD'HUI
LEMÉAC
éditeur



19,95\$

En vente chez
votre libraire

3575, boulevard Saint-Laurent
suite 902, Montréal, Qc H2X 2T7
Tel.: (514) 848-1096

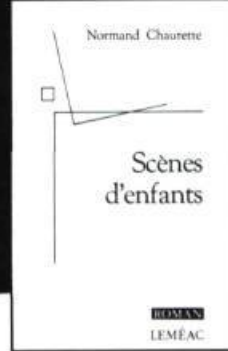
Normand Chaurette Scènes d'enfants



Dramaturge apprécié, Normand Chaurette signe un premier roman éblouissant: en Virginie, un écrivain américain tente par l'écriture d'un drame de faire toute la vérité sur la mort de sa femme Vanessa, survenue en novembre 1964...

«Un récit mené tambour battant, une intrigue complexe qui tiendra le lecteur en haleine jusqu'à la fin, des personnages qui franchissent les feux de la rampe, quel cocktail!»
Jean Éthier-Blais, LE DEVOIR

La littérature
d'AUJOURD'HUI
LEMÉAC
éditeur



13,95\$

En vente chez
votre libraire

3575, boulevard Saint-Laurent
suite 902, Montréal, Qc H2X 2T7
Tel.: (514) 848-1096